**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée
**Band:** 10 (1889)
**Heft:** 8

**Artikel:** Expédition de M. Selous au nord du Zambèze : (suite et fin)
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-133639

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 01.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## EXPÉDITION DE M. SELOUS AU NORD DU ZAMBÈZE

(Suite et fin).

Le lendemain, le chef donna à M. Selous un de ses hommes pour le conduire jusque chez Minenga, dont la résidence est à une dizaine de kilomètres plus au nord et non loin de la Kafoukoué. Minenga possédant des canots pouvait lui faire traverser la rivière avec ses ânes et ses marchandises. Bientôt l'expédition se trouva dans un territoire très peuplé, parsemé de nombreux petits villages ma-choukouloumbé, autour desquels paissaient des troupeaux de vaches d'une petite race. En un instant la caravane se vit entourée d'une foule d'hommes armés de javelines. Toutefois, leur physionomie était bienveillante; ils paraissaient jouir beaucoup de la vue des ânes, riaient, poussaient des acclamations et gesticulaient violemment.

Le village de Minenga, très petit, comme les autres, était situé tout près de la Magoï, au milieu d'un espace débarrassé des longues herbes dont la campagne était couverte. Le chef lui-même est un sauvage grand, maigre, dont l'expression n'est ni bien bonne ni bien mauvaise. Il indiqua, comme emplacement du camp, le voisinage de son village, les voyageurs ne pouvant passer la nuit en sécurité dans le bois. M. Selous dut faire faire une palissade avec des tiges de blé et planter des pieux pour y attacher les ânes. Le camp fut dressé à quelques mètres de la hutte du chef, près du kraal au bétail, à deux cents mètres environ de la rivière. Minenga lui envoya un pot de bière, à quoi le voyageur répondit par le don d'une couverture et d'une pièce de calicot de couleur de fantaisie, en le priant de lui faire traverser la Kafoukoué le lendemain. Le chef répliqua que la route était ouverte, et que ses propres fils le transporteraient au delà de la rivière dans son canot. Toutefois il exprima le désir que M. Selous passât auprès de lui la journée du lendemain, ou qu'il chassât pour lui les élans, les zèbres, abondant dans son voisinage. Son grand canot était à quelque distance, mais il le ferait amener au passage le plus rapproché. Cette proposition engagea M. Selous à rester pour chasser.

Au crépuscule toute la population du village vint au camp; les femmes et les jeunes filles s'assirent autour du feu, mangeant de la viande de gibier avec les porteurs et leur donnant en retour des arachides et des pommes de terre douces. Les jeunes gens ayant déposé leurs lances, entrèrent dans le camp pour danser avec les Ba-Tonga, au son d'un ins-

trument formé de minces morceaux de bois dur posés sur l'ouverture de grandes calebasses, qui, frappés avec un bâton, produisaient un grand bruit fort peu musical et si assourdissant que M. Selous dut demander grâce en donnant une petite pièce de calicot. Au moins croyait-il avoir gagné la bienveillance des indigènes qui lui paraissaient devoir être d'un commerce facile pour peu qu'on les traîtât convenablement.

A neuf heures du soir, Minenga envoya son fils pour inviter M. Selous à venir avec Paul et Charley boire de la bière chez lui. Mais cette heure était trop tardive. Paul, passionné de bière, comme la plupart des Zoulous, alla seul. A son retour, il rapporta que Minenga l'avait interrogé minutieusement sur le but du voyage de M. Selous, sur l'emploi qu'il se proposait de faire des marchandises, et lui avait dit qu'il était dangereux de traverser le territoire des indigènes de l'autre rive de la Kafoukoué; toutefois, il était décidé à donner un de ses fils au voyageur pour le conduire à travers le district peu sûr.

Lorsque les danses eurent cessé, M. Selous se coucha, se flattant d'être en excellents termes avec les gens de Minenga. Le lendemain cependant, il trouva ce dernier un peu différent de la veille; toutefois la journée se passa à chasser assez heureusement. Deux belles pièces de gibier furent données aux gens de Minenga, qui en exprima sa vive reconnaissance à M. Selous. Le reste du jour celui-ci fut entouré par des foules de Ma-Choukouloumbé accourant de tous côtés pour voir l'homme blanc. La coiffure de quelques uns des hommes était façonnée en forme de cône de 75 cent. de long. La base en était toujours fixée sur le derrière de la tête, mais elle était recourbée au-dessus et en avant, en sorte que le sommet du cône était juste sur le sommet de la tête; une longue épingle de corne d'antilope la fixait, semblable à un morceau de baleine qui; quoique assez fort pour se tenir droit, ondulait à chaque mouvement de la tête. M. Selous estime que les hommes qui portent ces coiffures doivent vivre dans un pays très ouvert, car elles ne leur permettraient jamais de traverser des forêts. C'est d'ailleurs une race belle et vigoureuse; ils ont généralement le nez aquilin, et leur teint est plus clair que celui de leurs voisins. Peut-être y a-t-il un mélange assez fort d'un sang autre que celui du nègre, du sang arabe, par exemple, ou de quelque autre race du nord de l'Afrique.

Le soir encore, M. Selous rendit visite à Minenga et convint avec lui de l'heure du départ pour le lendemain. Sa femme demanda un rouleau de cuivre que M. Selous lui donna. Tout paraissait des plus favorable.

Il pouvait être neuf heures du soir, lorsqu'un des guides de Monzé

vint auprès de Paul et Charley les engager à réveiller leur maître. Celui-ci ne dormait pas; il apprit que toutes les femmes avaient quitté le village et qu'il se préparait certainement quelque chose de fâcheux. M. Selous fut debout en un instant, habillé et armé de sa cartouchière dans laquelle malheureusement ne se trouvaient que quatre cartouches; il proposa à Paul et à Charley de faire une reconnaissance autour du village et d'écouter ce dont s'entretenaient les habitants. Mais avant qu'il eût eu le temps de les avertir d'être sur leurs gardes, trois coups de fusil partaient à bout portant et d'autres sur d'autres points de la palissade. Les assaillants s'étaient approchés et avaient tiré par les interstices des tiges de blé. Les trois coups étaient destinés à M. Selous, Paul et Charley; heureusement aucun d'eux ne fut atteint.

« Dans les herbes, « cria M. Selous à Paul et Charley; et, au même moment, une grêle de javelines tomba sur eux; en même temps un grand nombre de Ma-Choukouloumbé se précipitaient dans le camp. M. Selous s'élança à travers l'espace débarrassé d'herbes. Il eût voulu lâcher un coup de fusil sur les assaillants, mais, dans l'obscurité, il aurait craint de blesser ou de tuer un de ses gens et il s'abstint. Plusieurs Ma-Choukouloumbé cherchèrent à lui barrer le passage; toutefois il réussit à atteindre les grandes herbes où, temporairement, il était en sûreté. Sa position n'en était pas moins critique : seul Anglais, au centre de l'Afrique, au milieu d'une population hostile, sans couverture, avec un fusil et quatre cartouches! Encore s'il eût pu trouver Paul ou Charley, ou même un seul de ses noirs, la chance de pouvoir regagner Panda-Ma-Tenka eût été plus grande; au moins aurait-il eu un interprète; lui-même ignorait absolument les langues parlées au nord du Zambèze. Il commença à écarter prudemment les herbes, sifflant doucement pour voir si quelqu'un des siens l'entendrait; mais en vain, il en conclut que ceux qui auraient pu échapper à la mort avaient profité de l'obscurité pour s'éloigner le plus possible de Minenga avant l'aube et que c'était ce qu'il pouvait faire de mieux, lui aussi. Il pensa que ses gens, probablement formés en petits groupes de deux ou trois, se frayeraient un passage à travers les herbes vers le sud, n'osant pas suivre les sentiers battus des indigènes ni s'approcher des villages. Le premier de ceux-ci où ils pourraient se montrer était celui de Monzé, dont les habitants n'étaient pas des Ma-Choukouloumbé, et s'étaient montrés très bienveillants pour les étrangers. Ce fut aussi vers Monzé qu'il tâcha de se diriger. Arrivé au passage de la Magoï, il le trouva gardé par un certain nombre de Ma-Choukouloumbé, et dut s'éloigner de quelques centaines de mètres pour

tenter le passage. Laissant ses vêtements sur la rive gauche, il prit de la main gauche sa carabine et sa cartouchière, et, les tenant élevées au-dessus de l'eau, traversa la rivière en nageant de la main droite; après quoi il retourna chercher ses vêtements, puis prenant pour guide la Croix du Sud, il commença son voyage solitaire. La marche dans les longues herbes était très fatigante; il dut allumer du feu pour se réchauffer, et attendit la venue du jour. Aucun lion ne se fit entendre quoiqu'ils abondent dans le pays; en revanche les hyènes ne cessèrent de rugir toute la nuit. Le lendemain il marcha tout le jour jusqu'au coucher du soleil; à la fin, exténué de fatigue par les efforts à faire pour se frayer un chemin au travers des grandes herbes, il résolut de reprendre un sentier de natifs qui l'amena au dernier village ma-choukouloumbé. Il était plus de minuit et les habitants étaient tous endormis. S'approchant d'une hutte, il vit un feu allumé auprès duquel quelqu'un était couché. Le village ne comptant qu'une douzaine de huttes, et se trouvant loin de Minenga et près de Monzé, M. Selous supposait que les habitants pourraient se montrer hospitaliers. A tout hasard il entra dans la hutte, s'assit auprès du feu et s'y réchauffa. Il éveilla le garçon qui était couché de l'autre côté et lui demanda de l'eau; mais celui-ci lui répondit qu'il n'y en avait point. Leur conversation attira un indigène d'une autre hutte, auquel il parla en se-tébélé, et qui lui procura de l'eau. Le bruit d'un coup de feu qui se fit entendre aurait dû lui inspirer quelque crainte; mais il se trouvait si bien auprès du feu qu'il comptait y passer une heure ou deux avant de se remettre en route pour gagner Monzé. Il s'assoupit en tenant sa carabine, et à son réveil trouva deux hommes auprès du feu; toutefois, voyant qu'ils n'avaient point d'armes, il posa la sienne auprès de lui. Ces hommes le questionnèrent sur la catastrophe de Minenga; il tâcha de se faire comprendre d'eux, mais sans y réussir beaucoup. Pendant qu'il parlait, il entendit quelqu'un accourir derrière lui, et se retournant, il s'aperçut que son fusil avait été enlevé. Au même moment un des hommes qui s'étaient entretenus avec lui jetait un paquet d'herbe sur le feu pour l'éteindre; celui qui s'était enfui avec son fusil le coucha en joue; il n'eût que le temps de s'élancer hors de la hutte dans les ténèbres, et prit la direction de Monzé, dans l'espoir que les habitants se montreraient plus hospitaliers et qu'il y rejoindrait Paul et Charley. Il y arriva un peu avant l'aube, et lorsque les gens de Monzé sortirent de leurs huttes et qu'il leur eut exposé ses aventures, ils se montrèrent très sympathiques. Toutefois, le vieux chef alarmé, en apprenant que sa carabine avait été volée et qu'on avait attenté à ses jours,

l'engagea à poursuivre son chemin pour ne pas s'exposer à être atteint par les Ma-Choukouloumbé; il le fit partir avec trois hommes, dont l'un, qui parlait le se-tébélé, lui recommanda de ne pas se fier aux Ba-Tonga, de se cacher de jour et de voyager de nuit, en cherchant à atteindre le Zambèze le plus promptement possible. Au bout d'un mille ou deux, ils le quittèrent, et lui, lorsqu'il fut seul, eut l'idée de chercher à gagner la résidence de Morantsiané, qui connaissait M. Wesbeech, était l'ami des blancs, et savait qu'il serait bien rétribué s'il lui fournissait les moyens de regagner Panda-Ma-Tenka.

Après avoir surmonté beaucoup de difficultés, il réussit à trouver le village de Morantsiané, qui ne le traita pas très bien, ne lui donna pas beaucoup à manger, et le fit dormir avec ses serviteurs sans couverture. Comme il parlait le se-tébélé, M. Selous put s'entretenir avec lui, et au bout de deux jours repartir pour Panda-Ma-Tenka avec deux hommes que Moriantsiané lui donna pour l'accompagner. Toutefois ceux-ci ne voulurent pas faire avec lui plus de deux jours de marche. Heureusement il rencontra dans un village ba-tonga, un vieux forgeron qui avait été à Panda-Ma-Tenka, et qui parlait un peu le se-tébélé. Celui-ci lui donna quatre de ses gens à la condition qu'ils recevraient certains articles en arrivant à Panda-Ma-Tenka. Là, M. Selous apprit aussi des nouvelles de quelques-uns de ses hommes; un indigène lui dit que dix d'entre eux avait passé la nuit précédente dans un village voisin, qu'ils en étaient repartis le lendemain matin pour se rendre chez Chankopi, chef ba-tonga, résidant dans les montagnes à une cinquantaine de kilomètres de Wankie. Le vieux forgeron l'y fit conduire, et au bout de cinq jours, M. Selous y rejoignait le reste des hommes de son expédition. Ceux-ci l'ayant cru mort, lui témoignèrent de la manière la plus expansive, leur joie de le revoir, lui donnant des tapes sur la poitrine, lui baisant les mains, etc. Ils le renseignèrent sur les pertes de la nuit où le camp avait été attaqué; des 25 hommes que comptait sa caravane, douze avaient été tués, et six autres blessés. Paul, le Zoulou, avait pu échapper sain et sauf aux assaillants, mais avait failli se noyer en traversant la rivière; Charley était aussi tombé dans l'eau avec deux autres, mais, grâce à ceux-ci, il avait pu s'en tirer et sauver son fusil, ses cartouches et ses vêtements. Aucun d'eux n'avait passé près de Monzé ni d'aucun autre village par crainte des habitants. Chankopi lui donna un mouton qui devait lui être remboursé à Panda-Ma-Tenka; le lendemain, ils atteignirent le village où vivait la femme de Paul, et le surlendemain, celui de Wankie, où ils retraversèrent le Zambèze. Trois jours plus tard ils arrivaient à Panda-

Ma-Tenka; trois semaines s'étaient écoulées depuis la catastrophe de Minenga. M. Selous avait souffert de la fatigue, de la faim, du froid, et cependant, dit-il, il se portait très bien.

Quant à son opinion sur les Ma-Choukouloumbé, il la formule ainsi : « Ces sauvages sont arrivés à la conclusion que leur pays étant en dehors des routes du commerce, et les visites des blancs, avec les marchandises européennes dont ils ont un ardent désir, étant rares, il est de bonne politique de leur part de tuer tout étranger assez hardi pour s'aventurer jusque chez eux. Il est fâcheux qu'il en soit ainsi, car leur pays offre un beau champ aux entreprises missionnaires ; mais, pour le moment, la maxime qui paraît y régner est celle-ci : « Que celui qui en a la force dérobe, et que celui qui le peut, garde ce qu'il a pris. »

---

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*G. Mollien.* Découverte des sources du Sénégal et de la Gambie. Paris (Ch. Delagrave), 1889, in-12, 317 p., 3 fr. 50. — Comme la *Bibliothèque d'aventures et de voyages,* la *Nouvelle Bibliothèque historique et littéraire* s'est mise à publier des œuvres déjà parues, oubliées ou non, et en particulier à remettre en lumière des récits de voyages accomplis, il y a un plus ou moins grand nombre d'années. Nous avons déjà exprimé, dans ce journal, notre opinion relativement à ces entreprises de librairie, et nous ne voulons pas insister de nouveau sur ce sujet. Les ouvrages datant d'un certain nombre d'années en arrière, et surtout les explorations africaines qui vieillissent si vite, sont bons à étudier pour les écrivains et les savants parce qu'ils constituent les documents servant à établir l'histoire de la géographie ; quant à les rééditer pour le grand public, c'est inutile et même nuisible dans une certaine mesure, puisqu'ils servent à propager des connaissances, à fixer dans l'esprit des descriptions que d'autres voyageurs ont reconnues en partie inexactes et qu'ils ont rectifiées. Le géographe peut comparer les données fournies par les anciens voyageurs à la carte actuelle, tandis que le public, auquel ces petits volumes à un franc sont destinés, ne possède pas les éléments nécessaires pour faire ce travail de comparaison.

Ces réflexions s'appliquent à l'ouvrage qui nous est actuellement

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*